



China Institute

Economics - Politics - International Relations

# L'Afrique en Chine : l'autre face des relations sino-africaines ?

Romain Dittgen

Économie

Décembre 2010

Le China Institute est un groupe de réflexion français qui se consacre aux questions de civilisation, d'économie, de politique intérieure et de relations internationales liées à la Chine. Son fonctionnement est fondé sur les valeurs d'indépendance, d'équilibre, d'audace et de diversité.

L'objectif du China Institute est de proposer des analyses pertinentes et originales aux décideurs et citoyens et d'être une force de proposition dans l'espace public intellectuel et politique. Le China Institute a également pour ambition de favoriser et renforcer le dialogue entre la Chine et le reste du monde, en particulier la France.

Présidé par Éric Anziani, le China Institute est une association loi 1901, indépendante, non gouvernementale et à but non-lucratif.

Les travaux du China Institute sont disponibles en téléchargement libre à l'adresse suivante :

[www.china-institute.org](http://www.china-institute.org)

*Le China Institute veille à la validité, à la pertinence et à la qualité de ses publications, mais les opinions et jugements qui y sont exprimés appartiennent exclusivement à leurs auteurs. Leur responsabilité ne saurait être imputée ni à l'Institut, ni, a fortiori, à sa direction.*

*Le présent document relève de la propriété intellectuelle de son ou ses auteur(s). Toute représentation ou reproduction totale ou partielle et toute modification totale ou partielle sans le consentement de son ou ses auteur(s) sont interdites. Les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information sont autorisées sous réserve de mentionner le nom de l'auteur ou des auteurs et de la source.*

Que ce soit en termes de commerce multilatéral ou d'investissements directs à l'étranger (IDE), les relations sino-africaines ont connu depuis une dizaine d'années un développement inédit. En novembre 2009, la 4<sup>e</sup> édition du Forum de coopération Chine-Afrique était organisée à Charm El-Cheikh en Égypte. La présence de quarante-neuf pays africains, la signature de contrats conséquents, ainsi que l'octroi de nouveaux prêts, ont prouvé la vitalité des intérêts mutuels de ces deux zones<sup>1</sup>. Parallèlement à cette intensification des liens, aussi bien économiques que politiques, les mouvements migratoires constituent un facteur de compréhension essentiel ainsi qu'une partie intégrante de cette dynamique générale. Dans une posture plus idéologique, des Chinois (ouvriers, médecins, agronomes ou agents de la coopération) ont déjà été présents – certes de manière ponctuelle et très restreinte – sur le continent africain depuis les années 1950 afin d'élaborer divers projets. Avec l'ouverture progressive de la Chine et la prédominance des intérêts économiques, ce mouvement vers l'Afrique a été accompagné puis dépassé par l'afflux de migrants venus de leur propre gré. L'arrivée croissante de ces migrants – essentiellement actifs dans le commerce ou la restauration – depuis le milieu des années 1990 a engendré la formation de petites communautés chinoises dans les différents pays africains. Ainsi, de Dakar à Johannesburg, en passant par Bamako ou Lagos, la formation de « micro-Chinatowns » dans certaines capitales fait-elle progressivement partie du paysage urbain local.

Depuis le début des années 2000, le mouvement inverse commence à devenir perceptible. S'il est difficile d'en estimer l'ampleur, cette installation timide,

---

<sup>1</sup> Dittgen R. (2007), *La présence chinoise en Afrique : facteur de développement local ?*, Mémoire de Master 2, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

relativement récente et très localisée, n'est pourtant pas vraiment comparable avec l'arrivée plus massive des Chinois sur le continent africain<sup>2</sup>. Face à la concentration des Africains dans quelques villes du sud de la Chine, surtout à Canton dans le Guangdong, à Hong Kong et à Yiwu dans le Zhejiang, une analyse des logiques d'insertion s'avère pourtant intéressante. En dehors du personnel des ambassades africaines situées à Pékin et des étudiants boursiers – peu nombreux – la majorité des Africains s'est principalement implantée pour le commerce. Si les réformes économiques de la Chine, notamment l'adhésion à l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) ainsi que le renforcement des liens commerciaux sino-africains, expliquent en grande partie cette arrivée africaine, il convient cependant de nuancer ce propos. On peut effectivement s'interroger sur les raisons et objectifs poursuivis, les profils et secteurs d'activités des migrants, et la manière dont ces communautés s'organisent. Les Africains en Chine sont le fruit d'une logique migratoire récente, qui souligne l'importance croissante des migrations transnationales et reflète les mutations socio-économiques actuelles à l'œuvre dans les deux continents. S'agit-il d'un nouvel Eldorado pour les migrants africains ou d'un parcours du combattant ? Parmi les chercheurs, le terme de « comptoirs africains » ou « d'enclaves » est souvent employé<sup>3</sup>, même si d'autres préfèrent évoquer la théorie d'une « tête de pont<sup>4</sup> » de l'Afrique en Chine. Au-delà des interactions entre Africains et Chinois sur les deux continents, cette thématique soulève la question du rôle de ces villes chinoises dans l'organisation du commerce sino-africain<sup>5</sup>.

À de nombreux égards, aussi bien économiques que sociaux, les logiques d'insertion sont complexes et riches en enjeux.

---

<sup>2</sup> Qu'il s'agisse du nombre des Chinois en Afrique ou des Africains en Chine, l'établissement d'un chiffre exact s'avère très difficile voire impossible. Si, selon les données officielles, la population migrante africaine à Canton s'élève à 20.000, certains chercheurs avancent le chiffre de 100.000 comme étant beaucoup plus réaliste.

<sup>3</sup> Bertoncello B., Bredeloup S. (2009), Chine-Afrique ou la valse des entrepreneurs-migrants, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 25 - n° 1, pp. 45-70

<sup>4</sup> Bodomo A. (2010), The African trading community in Guangzhou: an emerging bridge for Africa-China relations, *The China Quarterly*, pp. 693-707

<sup>5</sup> Le Bail H. (2009), Les grandes villes chinoises comme espace d'immigration internationale : le cas des entrepreneurs africains, *Rapport Centre Asie, Ifri*

Ces dernières années, la présence chinoise en Afrique a fait couler beaucoup d'encre. Au départ, les analyses scientifiques ont plutôt été axées sur une vision globale du phénomène et sur les enjeux économiques et politiques. Par la suite, des études de cas plus ciblées et orientées sur les migrations chinoises vers l'Afrique se sont multipliées<sup>6</sup>. Si, jusqu'à récemment, l'analyse de la présence africaine en Chine n'a pas connu le même engouement, depuis peu cette tendance commence à changer. Cet article vise à présenter cette problématique naissante.

L'arrivée progressive des Africains en Chine s'est effectuée par étapes et a été liée à des événements de nature économique et politique. Au-delà de la présentation des trois principaux lieux d'implantation, il s'avère nécessaire d'analyser les profils et secteurs d'activités de ces migrants. Finalement, l'adaptation continue des communautés africaines au contexte chinois nous interroge sur leur place, leur rôle, et leur organisation dans l'économie locale. En même temps, face à un phénomène récent et évolutif, il faudra par ailleurs s'interroger sur les perceptions croisées et les perspectives à long terme<sup>7</sup>.

### *Trajectoires et évolution de l'implantation africaine en Chine*

Aujourd'hui, la présence africaine se concentre avant tout à Canton, Hong Kong, et Yiwu et se caractérise par la formation de comptoirs destinés à rapprocher producteurs et vendeurs. Cette arrivée dans l'ancien Empire du milieu est récente et en quelque sorte liée au renforcement des relations sino-africaines. Les Africains n'ont toutefois pas attendu la venue de leurs homologues chinois pour regarder vers l'Est. En 2004, les commerçants sénégalais, sous l'égide d'un puissant syndicat local,

---

<sup>6</sup> Bertonecello B., Bredeloup S. (2006), La migration chinoise en Afrique : accélérateur du développement ou « sanglot de l'homme noir »?, *Afrique Contemporaine*, n° 218, pp. 199-224 ; Carling J., Haugen H. (2008), Mixed Fates of a Popular Minority: Chinese migrants in Cape Verde, *China returns to Africa*, pp. 319-338

<sup>7</sup> Bredeloup S. (2008), L'aventurier, une figure de la migration africaine, *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 2 n° 125, pp. 281-306 ; Ma-Mung E. (2009), Le prolétaire, le commerçant et la diaspora, *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25 - n°1

avaient organisé une journée « ville morte » à Dakar pour protester contre la concurrence déloyale des commerçants chinois. Pourtant selon la principale association sénégalaise des consommateurs, cette réaction était plutôt liée à la rupture du monopole des commerçants nationaux<sup>8</sup>. Bien avant l'arrivée des Chinois au Sénégal, des commerçants locaux s'étaient déjà rendus en Chine pour s'approvisionner en produits dans l'optique de les vendre chez eux avec une grande marge de profit<sup>9</sup>. Ces propos relativisent ainsi en partie le caractère totalement inédit des migrations africaines vers l'Asie.

Avant l'établissement des Africains en Chine, ce sont les flux marchands – en l'occurrence les pierres précieuses – qui ont favorisé, à partir du milieu des années 1980, la mise en place progressive d'un réseau commercial entre l'Afrique, l'Europe et l'Asie. À travers le négoce de l'or et des pierres précieuses, les commerçants africains – au départ surtout des Maliens – se sont installés dans différentes villes asiatiques<sup>10</sup>. Au fil du temps, en fonction des opportunités et avantages comparatifs, ces commerçants africains ont circulé entre les différentes places marchandes d'Asie du Sud-Est. Par ailleurs, certains Africains qui allaient auparavant s'approvisionner à Dubaï, vaste plateforme économique mondialisée de réexportation de produits chinois, ont commencé à se fournir directement en Chine. En remontant à la source, leur principal objectif consiste désormais à limiter le nombre d'intermédiaires, et donc les coûts. Le passage graduel vers la Chine peut en effet s'expliquer par la combinaison de plusieurs facteurs. D'une part, la crise financière et monétaire asiatique de 1997-1998 a provoqué des actes xénophobes à l'encontre des étrangers qui ont remis en cause la présence des Africains dans des villes comme Bangkok ou Jakarta. Parallèlement, les réformes économiques lancées par Deng Xiaoping à partir de 1978, de même que l'évolution graduelle de la Chine vers une économie socialiste de marché, ont peu à peu rendu accessible le marché chinois. Symbolisée au départ

---

<sup>8</sup> Kernen A., Vulliet B. (2008), *Les petits commerçants et entrepreneurs chinois au Mali*, n° 228, pp. 69-94 ; Dittgen R. (2010), From isolation to integration ? A study of Chinese retailers in Dakar, *South African Journal of Foreign Affairs*

<sup>9</sup> Entretien de l'auteur avec Omar Ndao, président de l'ASCOSSEN (Association des consommateurs sénégalais) à Dakar en juillet 2008.

<sup>10</sup> Bertoncetto B., Bredeloup S. (2009), Chine-Afrique ou la valse des entrepreneurs-migrants, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 25 - n° 1, pp. 45-70

par la mise en place de quatre zones économiques spéciales en 1980, l'ouverture économique s'est d'abord cantonnée au Sud du pays. L'établissement de trois des quatre zones franches au sein de la province du Guangdong, désignée comme laboratoire des réformes, n'a fait que confirmer son avance en matière économique par rapport au reste du pays. Par la suite, aussi bien l'extension des réformes vers l'ensemble du territoire que le renforcement de sa position de leader économique régional après la crise asiatique ont fait de la Chine une zone d'investissement de plus en plus attractive. Hong Kong, située en face de la province du Guangdong<sup>11</sup> et restituée à la Chine en 1997, tout en gardant un statut économique spécifique, devient ainsi une destination prisée pour des Africains en quête de nouveaux marchés. La localisation des premières zones économiques spéciales ainsi que la concentration d'un très large nombre d'usines dans la zone<sup>12</sup> ont d'autant plus favorisé et renforcé le rôle de porte d'entrée de Hong Kong vers la Chine continentale. La présence d'un réseau de transport moderne et dense vers Canton a facilité l'accès des entrepreneurs africains à de nombreux marchés de vente en gros. Dans une première phase, ces produits, bon marché mais de médiocre qualité, ont été exportés via Hong Kong. Graduellement, de plus en plus d'Africains sont venus s'installer directement à Canton, au point de donner aujourd'hui naissance à la formation d'un quartier africain au sein de la ville. En lien avec le durcissement des conditions d'accueil à l'encontre des étrangers, certains sont ensuite partis à Yiwu dans la province du Zhejiang. Dans un monde globalisé, la multiplication des routes commerciales nous amène ainsi à combiner l'analyse de plusieurs sites et à étudier les interactions et flux qui existent entre ces différents nœuds. Individuellement, les parcours des commerçants peuvent varier et ne suivent pas forcément le même ordre chronologique. Si certains choisissent de s'implanter directement en Chine, d'autres sont venus par étapes successives. Par ailleurs, aux négociants installés sur place s'ajoutent les commerçants itinérants qui viennent régulièrement en Chine pour s'approvisionner et s'assurer de la qualité des produits. D'autres, n'ayant pas les moyens pour cumuler de tels voyages, s'appuient directement sur les Africains résidents en Chine. Les profils des migrants

---

<sup>11</sup> Sanjuan T. (1997), *A l'ombre de Hong Kong, le delta de la rivière des Perles*; Sanjuan T. (2000), *La Chine, territoire et société*

<sup>12</sup> Shenzhen, Zhuhai et Shantou (province du Guangdong), Xiamen (province du Fujian).

évoluent ainsi en fonction de leur date d'implantation, des conditions d'accueil dans le pays hôte et des opportunités économiques présentes.

### ***Portrait d'une présence localisée : les Africains des « Chungking Mansions », de « Chocolate City », et du « supermarché du monde »***

À Hong Kong, la présence africaine se regroupe essentiellement à Kowloon dans les *Chungking Mansions*, situées dans le quartier de Tsim Sha Tsui. Dans les années 1960, celles-ci constituaient un habitat prestigieux, mais de nos jours, elles sont très dégradées et souvent assimilées à un lieu de perdition. Si la fonction initiale de cet immeuble de dix-sept étages était avant tout résidentielle, on y trouve aujourd'hui des hôtels bon marché, toutes sortes de boutiques, bureaux de change, agences de voyage, restaurants etc. Aujourd'hui, les *Chungking Mansions* ne rassemblent non pas seulement la plupart des Africains, mais forment un véritable *melting pot* des minorités de Hong Kong (aussi bien pakistanaïses, indiennes, sri-lankaises, népalaises que nigérianes ou bangladaïses...) pour un total d'environ quatre mille personnes. Cette diversité s'observe surtout au niveau des boutiques. Si la clientèle est majoritairement africaine, les vendeurs peuvent aussi bien être africains, arabes, bengalis, pakistanais ou chinois, donnant l'impression d'une tour de Babel<sup>13</sup>. La plupart des Africains qui opèrent aujourd'hui en Chine ont commencé par un ou deux voyages de repérage à Hong Kong. La présence de produits de haute valeur ajoutée et d'assez bonne qualité, moins chers qu'à Dubaï, le contact avec des Chinois anglophones et surtout l'absence de visa, ont au départ constitué des facteurs d'attrait importants<sup>14</sup>. Néanmoins, le coût de vie ainsi que les prix de marchandises trop élevés par rapport à la Chine continentale, font que Hong Kong a peu à peu été délaissé au

---

<sup>13</sup> Bertoncello B., Bredeloup S. (2009), *op. cit.*

<sup>14</sup> Gaborit (2007), *Les stratégies des acteurs de la Chinafrique sur les territoires africains et chinois*, Mémoire de Master 2, Université de Paris-8

profit de Canton<sup>15</sup>. C'est ainsi qu'une grande partie des commerçants africains ne restent à Hong Kong que pour une période de moins de six mois, certains même moins d'un mois<sup>16</sup>. Comparé à Canton et Yiwu, le nombre de produits disponibles est limité et la dimension du commerce, bien que non négligeable, est dérisoire. À travers l'image des *Chungking Mansions*, Hong Kong devient ainsi pour les Africains une sorte de supermarché fréquenté par les petits acheteurs.

Canton, une des plus grandes villes de Chine, se situe dans la province avec la base manufacturière la plus large et attire de ce fait beaucoup d'hommes d'affaires africains. Si le chiffre officiel s'élève à vingt mille personnes, d'autres sources estiment le nombre de ressortissants africains à près de cent mille<sup>17</sup>. Dans le Nord-Est de la ville, entre les artères de Xiaobei Lu et de Guangyuan Xi Lu, se dresse le quartier africain – surnommé « Chocolate City » par les Chinois –, presque totalement voué au commerce<sup>18</sup>. Dans quelques immeubles de plus de vingt-cinq étages, (Tian Xiu, Xiushan, Yinsheng, Canaan Export Clothes Wholesale Centre, Tianen Export Trade Building...) s'alignent sociétés d'import-export, boutiques de hi-fi, téléphones portables, vêtements, bureaux de représentation, agences de transport, ou encore salons de coiffure et restaurants africains. La quasi-totalité des Africains installés à Canton se classe dans la catégorie hommes d'affaires et traders<sup>19</sup>. Si les Nigériens sont de loin les plus nombreux, ils sont suivis par les Maliens, Ghanéens, Guinéens, puis les Congolais et Sénégalais. Globalement, les Africains installés à Canton proviennent ainsi en grande majorité d'Afrique de l'Ouest. En termes de langues, l'anglais, le chinois et le français constituent les principales *lingua franca* au sein de la communauté et dans les interactions avec les non-Africains. Parallèlement, des idiomes africains tels que l'igbo, le bambara, le lingala, le twi ou encore le swahili qui

---

<sup>15</sup> Entretien avec Monsieur G. à N'Djamena en août 2010. Lui-même commerçant itinérant, il est parti à cinq reprises en Chine, essentiellement à Canton. Le fait qu'il ne soit jamais parti à Hong Kong, pour les raisons indiquées ci-dessus, montre que le rôle de cette ancienne colonie britannique, en tant que porte d'entrée vers la Chine, joue de moins en moins.

<sup>16</sup> Bodomo A. (2007), *An emerging African-Chinese community in Hong Kong: the case of Tsim Sha Tsui's Chungking Mansions; Afro-Chinese Relations: Past, Present and Future*, Centre for Advanced Studies in African Societies, pp. 367-389

<sup>17</sup> Bodomo A. (2009), *op. cit.*

<sup>18</sup> Coloma T. (2010), L'improbable saga des africains en Chine, *Le Monde diplomatique*, pp. 12-13

<sup>19</sup> Une enquête menée à Canton par Adams Bodomo en 2008 a donné les résultats suivants : sur 100 Africains interrogés, 87% se désignaient comme hommes d'affaires et 9% comme *traders*, au sens commercial classique.

retentissent aussi bien dans les centres commerciaux que dans les églises, témoignent de la diversité de la communauté africaine<sup>20</sup> à Canton.

Plus au Nord, dans la province du Zhejiang, Yiwu, une ville de taille moyenne<sup>21</sup> (selon les critères chinois), constitue un bazar géant et une véritable plaque tournante des entreprises de la région<sup>22</sup>. Ce marché regroupe les produits d'entreprises spécialisées des différentes villes de la province et doit son succès à son ancrage dans cette zone très dynamique. Doté d'un aéroport international, d'une nouvelle gare et de *malls* immenses pouvant accueillir les grandes foires, Yiwu permet aux clients chinois et étrangers de faire jouer la concurrence avec ses soixante-dix mille commerçants alignés sur une dizaine de kilomètres<sup>23</sup>. La ville est spécialisée dans les produits de consommation courante et dans la vente en gros, mais les stocks sont limités et toute la fabrication est faite sur commande<sup>24</sup>. S'il n'y a pas de quartier africain, et que de manière générale les Africains résidents se font encore rares, certains ont pourtant choisi de s'y établir. Les Mauritaniens et les Soudanais sont parmi les plus nombreux et beaucoup se sont lancés dans des entreprises de *trading*. Ces entreprises d'accompagnement offrent un certain nombre de services, allant de l'interprétariat jusqu'au suivi complet de la commande. La plupart de ces hommes d'affaires ont réalisé une partie ou la totalité de leurs études en Chine en tant que boursiers. De retour dans leur pays, ces diplômés d'universités chinoises ont souvent eu du mal à trouver un emploi par rapport à leurs compatriotes partis étudier en France ou aux États-Unis. En choisissant de s'installer à Yiwu, ils ont su mettre à profit leurs connaissances du milieu d'accueil, des réalités économiques locales et surtout linguistiques. Un parcours un peu plus atypique est celui de Mohamed<sup>25</sup>. D'origine mauritanienne, il part en France pour étudier l'économie et y rencontre sa future femme, chinoise. Après son Master, ils partent ensemble en Chine où il

---

<sup>20</sup> Dans cet article, l'utilisation du terme de communauté au singulier renvoie à la totalité des Africains en Chine, alors que le terme employé au pluriel distingue entre les ressortissants des différents pays africains présents en Chine.

<sup>21</sup> La population est estimée à 1,2 million d'habitants.

<sup>22</sup> Lin Y. (2006), Yiwu : le carrefour du « made in China », *Outre-Terre*, numéro spécial « Puissance Chine ? », n° 15, pp. 187-193; Ni Y. (2007), *Petites marchandises grand monde : s'appuyant sur la vente en gros, Yiwu lie le monde*,

<sup>23</sup> Gaborit (2007), *op. cit.*

<sup>24</sup> [www.yiwu-china.org](http://www.yiwu-china.org), consulté le 8 août 2010

<sup>25</sup> Récit recueilli par J. Drouard à Yiwu en avril 2010

apprend le mandarin. Un an après son arrivée, un de ses oncles, actif dans le commerce en Arabie Saoudite, lui conseille de s'établir à Yiwu, de saisir les opportunités, et d'ouvrir une société d'import-export. Finalement, Mohamed décide de s'y installer avec sa femme et ouvre sa propre entreprise de *trading*. Comme la plupart de ses compatriotes à Yiwu, son travail consiste à trouver des producteurs locaux pour ses clients et à faciliter le contact avec les usines. Il s'occupe de surcroît de tous les documents administratifs chinois en échange de 5% sur la valeur de la marchandise<sup>26</sup>.

Si la présence africaine en Chine devient progressivement perceptible – certes de manière localisée et limitée – cette implantation soulève des questionnements quant à l'adaptation aux réalités locales et aux perspectives d'installation à long terme.

### ***Organisation, défis et perceptions d'une communauté naissante***

« Eldorado pour les uns, ghetto pour les autres<sup>27</sup> ? » Si cette formulation dichotomique empruntée à un article de presse semble cacher des réalités plus profondes, l'évolution des Africains en Chine est pourtant directement liée aux changements du milieu d'accueil. Face au nombre de migrants africains, qui a crû au rythme de 30% à 40% entre 2003 et 2007, le gouvernement chinois a eu du mal à trouver une réponse adéquate. D'un côté, lors du 3<sup>e</sup> sommet sino-africain en 2006, le président chinois Hu Jintao avait prôné une politique de porte ouverte envers les ressortissants africains. Pourtant, déjà l'année suivante et davantage encore les mois précédant les Jeux olympiques de 2008, des mesures migratoires restrictives ont été appliquées. L'adoption d'une politique de *green card*, limitant dorénavant l'accès aux étrangers hautement qualifiés et l'annonce que la Chine n'était pas une terre d'accueil ont eu un effet direct sur la communauté africaine résidente. Depuis, les conditions et

<sup>26</sup> Propos recueillis par J. Drouard auprès de son ami Mohamed à Yiwu en avril 2010

<sup>27</sup> Marsaud O. (2009), *Bienvenue à Chocolate City, Afrique Magazine*, n° 290, pp. 62-69; Marsaud O. (24/09/2009), *Les Africains de Guanzhou*, Radio France International; Osnos (09/02/2009), Letter from China « The promised Land », *The New Yorker*

modalités d'obtention de visa sont en effet devenues plus difficiles. À compter de 2008, les ressortissants africains doivent rentrer dans leur pays d'origine pour renouveler un visa d'affaires, étant donné que les autorités chinoises ont cessé de l'établir sur place. Si auparavant, les Africains bénéficiaient d'un visa valable pendant un an avec entrées multiples et durée de séjour illimitée, désormais la validité des visas est limitée à trente jours<sup>28</sup>. De tels obstacles incitent certains à vouloir rentrer, mais n'ayant pas les moyens pour se payer un billet de retour, ils passent dans la clandestinité. Certains enchaînent les allers-retours mensuels à Macao ou Hong Kong pour se procurer un nouveau visa de trente jours<sup>29</sup>. D'autres, afin d'éviter des ennuis continuels, paient jusqu'à 2 000 € afin d'obtenir un visa en règle et recourent à des agences privées qui s'arrangent avec les administrations chinoises. Parallèlement, des déclarations de la part de l'administration provinciale sur les clandestins africains, ainsi que des propos diffusés dans la presse locale sur la présence de trafic de drogue et de prostitution au sein du quartier africain de Canton, stigmatisent les ressortissants africains de manière générale<sup>30</sup>. Les Africains se plaignent d'ailleurs des changements continuels dans la position des autorités, d'un racisme rampant, des démarches d'expulsion, de la brutalité et de la corruption des forces de l'ordre. En juillet 2009, à la suite d'un raid policier au cours duquel deux Nigériens ont été grièvement blessés, la communauté africaine s'est mobilisée en manifestant devant le commissariat central de Canton<sup>31</sup>. Si cet incident n'est qu'un reflet du durcissement des politiques migratoires, la réaction soulevée donne l'image d'une communauté africaine solidaire, résolue à lutter pour ses droits et qui essaie – en tout cas pour une partie – de prendre pied dans le pays hôte. Toutefois, en deux ans, la communauté africaine s'est réduite de 20 à 30%.

---

<sup>28</sup> Coloma T. (2010), *op. cit.*

<sup>29</sup> Les visas n'étant valables que pour une durée d'un mois, les individus concernés sont obligés de sortir de Chine continentale une fois par mois.

<sup>30</sup> Coloma T. (mai 2010) : selon la sécurité publique du Guangdong, 70% des étrangers détenus en 2008 pour immigration illégale et expiration de visa étaient des Africains

<sup>31</sup> Les deux Nigériens défenestrés ont survécu. Néanmoins, les médias internationaux ont sauté sur l'occasion pour diffuser la rumeur de leur décès et, surtout, pour pointer à nouveau du doigt le non-respect des droits de l'homme en Chine. Voir Schiller B. (01/08/2009), Big trouble in China's Chocolate City: China's African dream, a mutually beneficial relationship, may be under threat, *The Star*

Avec l'organisation des Jeux asiatiques à Canton en novembre 2010, les inquiétudes, non seulement africaines mais aussi chinoises, face aux mesures restrictives se multiplient. Cette double préoccupation confirme le rôle et l'imbrication des Africains dans le commerce avec les producteurs chinois. Les entrepreneurs chinois, qui vendent une bonne partie de leurs produits aux Africains, craignent qu'à travers ces mesures, les négociants africains se fassent plus rares et que leur chiffre d'affaires en pâtisse. Selon la théorie d'Adams Bodomo, les Africains de Chine ont établi un *pont* entre les deux continents et forment la principale interface entre producteurs chinois et commerçants de leur pays d'origine. Comme il a été auparavant mentionné dans l'article, certains boursiers africains, ayant appris le mandarin en Chine et devenus négociants, ont su mettre à profit leurs connaissances linguistiques. Barry Sautman, chercheur à l'Université de Hong Kong, affirme que la venue des Africains a permis aux Chinois d'apprendre comment chercher et trouver des débouchés commerciaux pour leurs marchandises<sup>32</sup>. Le cas inverse est également vrai. Ainsi, pour les commerçants restés en Afrique, leurs compatriotes installés en Chine facilitent les démarches, se portent « garants » et leur permettent de se retrouver au sein de ce monde de commerce qui leur semble inhabituel et compliqué. En même temps, l'intensification des relations économiques, notamment entre pays affichant des indicateurs de développement différents, s'accompagne en principe de migrations parallèles. La Chine, qui ne se considère pas comme un pays d'immigration, va pourtant devoir gérer ces flux, d'autant plus que toute sorte de critiques et rumeurs circulent quant à l'immigration chinoise vers l'Afrique.

Malgré, ou plutôt à cause des restrictions et difficultés citées ci-dessus, la communauté africaine essaie de s'organiser tant bien que mal afin de s'installer dans la société chinoise de manière durable. Au début, l'immigration africaine était avant tout masculine, mais aujourd'hui, surtout à Canton, on croise de plus en plus de femmes. Certaines viennent pour les affaires, d'autres dans le cadre du regroupement familial. Ce dernier ne pose pas de problème particulier, étant donné que les femmes et les enfants sont soumis aux mêmes règles en matière de visa. Les représentants des

---

<sup>32</sup> Coloma T. (2010), *op. cit.*

diverses communautés africaines à Canton, non seulement confrontés à des questions de commerce mais avant tout des problèmes d'ordre social, désirent d'ailleurs améliorer l'image de leur quartier dans une vision à long terme. La communauté nigériane à Canton, de loin la plus nombreuse mais aussi la plus décriée, est souvent accusée de trafics en tous genres (drogues, faux visas, fausse monnaie) et de prostitution. À l'aide de différents moyens parfois quelque peu radicaux, comme des patrouilles de jeunes armés de machettes chargés de livrer d'éventuels criminels africains à la police, les responsables des différentes communautés entendent faire régner le calme et donner l'impression d'un quartier sûr. Selon les propos du président de la communauté ghanéenne, s'il est vrai que quelques problèmes se posent, la plupart des gens aspirent seulement à gagner leur argent honnêtement<sup>33</sup>. Loin et isolés de leurs représentations diplomatiques à Pékin, les Africains peuvent tout de même s'appuyer sur une solidarité intra-communautaire. La plupart des Chinois n'ont qu'une connaissance limitée du continent africain, mis à part des images de guerre, de famine et de maladies, ce qui se traduit par une certaine appréhension dans la vie quotidienne. Beaucoup d'Africains affirment être régulièrement confrontés à des insultes (telle « diable noir ») et des situations humiliantes. Touré, un étudiant malien installé à Shanghai depuis 2006, déplore ainsi que malgré ses bonnes connaissances du mandarin, il a eu beaucoup de mal à s'intégrer dans la vie estudiantine sur le campus et dans la société chinoise en général<sup>34</sup>. D'un autre côté, le manque de compréhension provient également du fait que la majorité des Africains de passage ne cherchent pas à s'intégrer et vivent en vase clos. Les perceptions commencent cependant à changer. Si, dans les années 1990, les mariages sino-africains semblaient encore inimaginables, de nos jours des couples mixtes sont de plus en plus fréquents et l'on peut même apercevoir de timides débuts de métissages sino-africains.

---

<sup>33</sup> Marsaud O. (2009) ; Dans sa description de la communauté africaine à Canton, Monsieur G. distingue ceux qui viennent pour faire des affaires des « aventuriers », sous-entendant que souvent ce sont ces derniers qui créent des problèmes (entretien à N'Djamena en août 2010).

<sup>34</sup> Propos recueillis par l'auteur auprès de M. Touré à Shanghai en janvier 2009.

Avec l'intensification des flux marchands, l'implantation africaine en Chine s'inscrit dans une nouvelle logique de dynamiques transnationales. D'un côté, le renforcement des relations sino-africaines depuis la fin des années 1990 explique en partie l'arrivée africaine dans les quelques villes du sud de la Chine. En parlant des « acteurs du bas », Kernén et Vulliet font notamment référence aux commerçants chinois en Afrique<sup>35</sup>. Cette désignation s'applique pourtant aussi bien à leurs homologues africains dans le cadre d'une globalisation par les *Suds*<sup>36</sup>. Dans un monde de plus en plus relié, il s'avère impératif d'analyser les interconnexions qui existent entre les lieux de commerce et de négoce afin de pouvoir saisir l'ampleur de ce type de migration. Loin de constituer un phénomène uniforme, les trajectoires individuelles et logiques d'insertion varient en fonction des profils des migrants africains. Néanmoins de manière générale, qu'il s'agisse de Canton, Hong Kong ou Yiwu, la raison de la présence africaine en Chine ne laisse aucun doute : faire des affaires et profiter des opportunités économiques.

Face aux difficultés croissantes dans les pays du Nord, la Chine constitue(ra)-t-elle une nouvelle terre promise pour des migrants cherchant à s'enrichir ? Si l'ouverture graduelle et les réformes économiques en Chine ont facilité l'accès au marché local, les changements sont tellement rapides que les commerçants doivent sans cesse s'adapter au contexte. On évoque l'émergence d'une petite bourgeoisie africaine transnationale<sup>37</sup>, mais pour l'instant, les négociants africains se cantonnent à exporter des produits '*made in China*'. Certaines entreprises africaines, notamment sud-africaines, commencent timidement avec l'appui de leur gouvernement, à s'implanter en Chine, en espérant élargir la palette des possibilités offertes<sup>38</sup>. Dans une perspective à long terme, il sera intéressant de suivre l'évolution de la communauté africaine implantée en Chine. Certains craignent que le jour où les Chinois sur place négocieront facilement, sans intermédiaires, avec les commerçants en Afrique, la présence africaine en Chine touchera à sa fin. Pourtant, l'émergence de couples

---

<sup>35</sup> Kernén A., Vulliet B. (2008), *op. cit.*

<sup>36</sup> Malaquais D., Perrot S. (2009), Afrique, à l'aune des globalisations émergentes, *Politique Africaine*, n° 113, pp. 5-27

<sup>37</sup> Coloma T. (2010), *op. cit.*

<sup>38</sup> Shelton G. (2008), South Africa and China: A Strategic Partnership?, *China returns to Africa*, pp. 257-276

mixtes<sup>39</sup>, les capacités linguistiques d'une partie des migrants africains, l'espoir d'éventuels changements dans la politique migratoire chinoise ainsi que l'étendue des opportunités économiques inexploitées, pourraient poser les bases d'une installation définitive. Quelques parallèles peuvent être tirés avec l'exemple des *SABC* (*South African born Chinese*, Sud-africains d'origine chinoise) en Afrique du Sud<sup>40</sup>. Si on fait référence à autre époque et à un contexte socio-politique différent, dans les deux cas, nous sommes face à une communauté limitée en nombre et confrontée à un milieu – certes à un degré différent – pas toujours accueillant. Ainsi, les capacités d'adaptation des Africains de Chine pourraient-elles accoucher d'une identité singulière.

---

<sup>39</sup> Même si certains Africains en Chine se marient par intérêt (obtention d'un certificat de résidence ou ouverture d'une entreprise), d'autres ont choisi de s'installer de manière définitive et d'y fonder une famille.

<sup>40</sup> Park Y. (2006), *Sojourners to Settlers: Early Constructions of Chinese Identity in South Africa*, *African Studies*, vol. 2 n° 65, pp. 201-231



| [contact@china-institute.org](mailto:contact@china-institute.org) |